

La science se met au **basket!**

Une joueuse de basketball ou un joueur de hockey ont besoin de leurs coéquipiers pour marquer des points. Pourtant, les analystes et commentateurs sportifs mettent l'accent presque uniquement sur la personne qui réussit le but. Ce n'est pas de la mauvaise foi : il y a peu d'outils fiables qui leur permettraient de mesurer objectivement la performance des autres participants.

Luc Nadeau, professeur au Département d'éducation physique de l'Université Laval, s'intéresse à la mise au point de tels outils. Il travaille à l'adaptation de la Team Sport Assessment Procedure (TSAP), une méthode développée en 1997 par Jean-François Gréhaigne et des collaborateurs. Cet outil permet d'évaluer la performance de chacun des joueurs selon un certain nombre de variables prédéterminées. Plus précisément, à partir d'images vidéo, l'observateur prend note du nombre de fois qu'un joueur touche au ballon, rate un lancer, coopère à un but, etc.

« La TSAP, dans sa version d'origine, a été conçue pour les cours d'éducation physique et ne s'applique pas aux vraies parties », explique le professeur Nadeau. À l'école, en effet, chaque élève doit jouer autant que les autres. Tous doivent passer la même quantité de temps sur le terrain et les deux équipes doivent être de force égale. En outre, pour savoir si la performance de l'un d'entre eux s'améliore, les professeurs doivent être en mesure de contrôler la difficulté des par-

ties et, donc, d'équilibrer le rapport de force entre les équipes. Or, ces conditions ne sont guère représentatives des « vraies parties » !

Luc Nadeau cherche à adapter cette approche aux situations réelles de jeu, en mesurant la performance selon le volume de jeu, la qualité des interventions et le temps passé sur le terrain. Par exemple, « si un joueur reçoit le ballon douze fois, mais le perd continuellement au profit de l'autre équipe, on évaluera sa performance à zéro. Il aura un

l'équipe adverse, et ce qui arrive après la réception de ce ballon. Le joueur l'a-t-il renvoyé avec succès à la bonne personne, lancé dans le filet ou reperdu au profit des opposants ?

Un des objectifs de ces travaux est de fournir aux entraîneurs et aux joueurs de l'information objective sur la performance de chacun. « Mon hypothèse est qu'ils pourront s'en servir pour mettre au point des entraînements plus individualisés », explique Luc Nadeau, qui bénéficie du soutien du

eurs. Il veut maintenant vérifier si la méthode s'applique aussi aux parties de basketball et de soccer, et si elle aide les entraîneurs et les joueurs des sports de ballon. Pour ce, il filmera et analysera plus de 140 rencontres.

Enfin, Luc Nadeau aimerait aussi mesurer les actions des personnes qui ne touchent pas au ballon. « Leurs interventions peuvent représenter jusqu'à 85 p. 100 des actions significatives dans une partie », dit-il. Ces joueurs aident leurs coéquipiers à marquer des points



PHOTO : ROB FRIEDMAN/ISTOCK

meilleur résultat s'il ne touche le ballon que quatre fois, mais réussit à deux reprises à le passer à un coéquipier », explique-t-il. Tout comme avec la TSAP originale, il observera aussi si le ballon a été reçu d'un coéquipier ou piqué à

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FORSC).

Le chercheur a démontré lors de ses études doctorales que la TSAP, dans sa version adaptée, mesurait de façon fiable la performance des hockey-

en bloquant l'équipe adverse, par exemple. Leur apport est toutefois très difficile à quantifier, car comment distinguer un joueur sans ballon qui est fin prêt à attaquer et un autre qui est dans la lune ?

ANICK PERREAULT-LABELLE

La culture du crime

« Les gens aiment assister à un délit en tant qu'observateurs extérieurs : c'est excitant tout en demeurant sécuritaire, un peu comme sauter en bungee », lance d'entrée de jeu **Laura Huey**, professeure au Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Concordia.

pour capter les abus de pouvoir... Ses conclusions ? Si l'objectif de ces groupes – défendre les citoyens – semble louable, paradoxalement, leur mode de fonctionnement est opaque, alors qu'ils exigent plus de transparence de la part des policiers ! Par ailleurs, les images qu'ils recueillent peu-

des conseils aux policiers chargés de l'enquête », explique Laura Huey. Par exemple, ils suggéreront d'analyser les appels effectués sur telle ligne téléphonique ou de relever les empreintes sur tel meuble.

Évidemment, le travail des policiers au petit écran ne ressemble guère à la réalité. « Les

Pour savoir si *CSI* a véritablement cet effet, Laura Huey a interviewé une cinquantaine de policiers de l'Ontario et de la Colombie-Britannique et communiquera aussi avec une trentaine d'agents québécois. Selon ses résultats préliminaires, les attentes irréalistes des victimes alourdissent la tâche

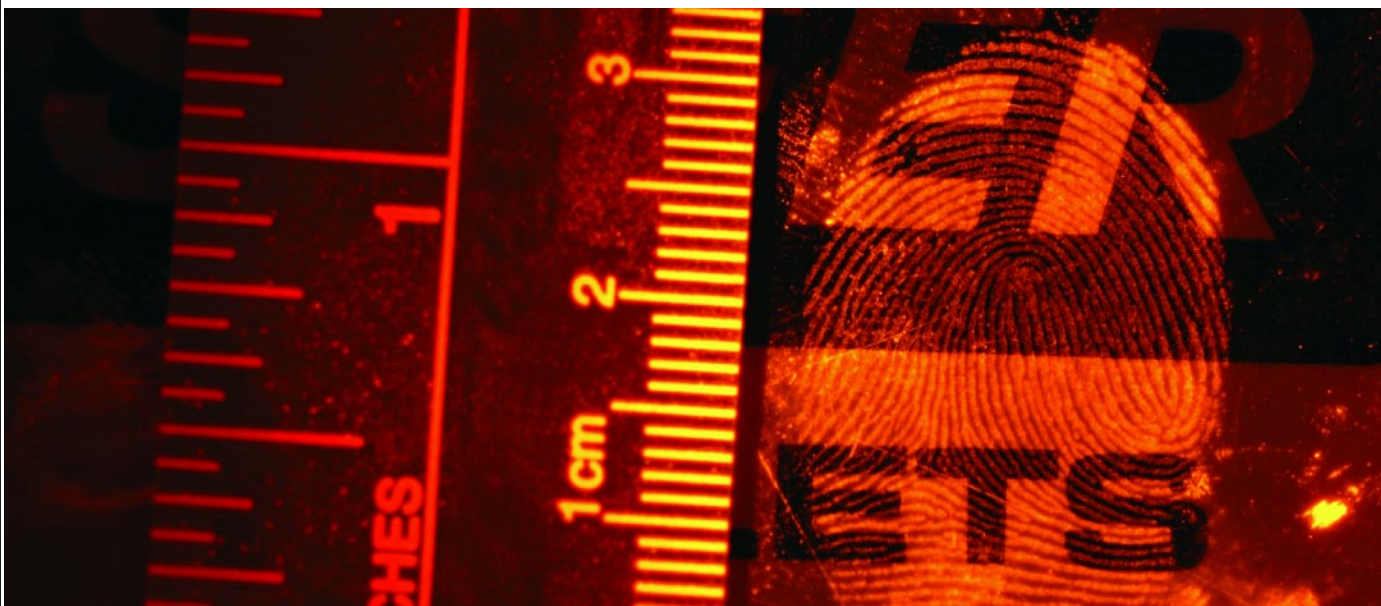


PHOTO : JASON HENTHORN/ISTOCK

La sociologue a commencé à étudier la justice criminelle et la culture qui s'y rattache, il y a une dizaine d'années. Depuis peu, elle s'intéresse aux questions de surveillance et d'exclusion sociale, mais aussi aux rapports entre les forces de l'ordre et les citoyens. Ces rapports sont influencés par la culture ambiante, tant la culture matérielle, comme les nouvelles technologies, que la culture idéale, telles les séries télévisées.

Elle s'est penchée, par exemple, sur les groupes de citoyens qui filment les actions des policiers de loin, par curiosité ou

vent porter atteinte à la vie privée si elles ne sont pas convenablement détruites.

Les répercussions des séries télévisées sur les rapports entre policiers et citoyens sont aussi tombées dans sa mire. Elle mène présentement une recherche sur les téléséries policières comme *CSI (Crime Scene Investigation)*, ou *Les Experts*, en français. C'est que certains amateurs de cette série, qui se range en tête des cotes d'écoute, croient qu'elle peut les aider à devenir de véritables enquêteurs ! « Si eux-mêmes ou quelqu'un de leur entourage sont victimes d'un crime, ils donnent

personnages de *CSI* regroupent deux métiers distincts : celui du policier spécialisé en identité judiciaire, qui rassemble des indices sur la scène du crime, et celui du policier détective, qui gère le dossier dans son ensemble, notamment d'un point de vue légal », dit Laura Huey. Et alors ? « Si la réalité ne correspond pas à la fiction, les victimes risquent de penser que les policiers font mal leur travail et de perdre confiance en eux », répond la sociologue, qui bénéficie d'un soutien du Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FORSC) pour mener son enquête.

des policiers : ils doivent désormais tenir compte des suggestions des citoyens en plus de mener leur enquête. Cela dit, la plupart d'entre eux n'y voient pas un si grand inconvénient. « C'est l'occasion de mettre en valeur leurs compétences et d'expliquer leur travail », dit M^{me} Huey. Leurs mises au point, cependant, ne risquent guère d'avoir des effets durables, croient-ils. « Leur explication d'une dizaine de minutes ne peut pas rivaliser avec une émission hebdomadaire d'une heure », explique Laura Huey.

ANICK PERREAULT-LABELLE